

Extrait du rapport annuel du Conseil Economique, Social et environnemental (CESE) sur l'état de la France en 2015 (sept. 2015)

La baisse tendancielle du taux de croissance et la perception d'un monde fini

Lorsqu'en 1972, à la demande du club de Rome, quatre économistes du MIT rédigent leur rapport *Halte à la croissance (Limits to growth)*, dit aussi **rapport Meadows**, le contexte économique est bien différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. La croissance est alors considérée comme infaillible car, depuis la fin de la guerre, une période de croissance ininterrompue, les « Trente Glorieuses » selon l'expression de l'économiste Jean Fourastié, s'est installée : l'INSEE rappelle que, de 1949 à 1974 la croissance du PIB en volume s'établit en moyenne annuelle à 5,4 %, portée par l'industrie et la construction en particulier et l'essor des services marchands. La nécessité de rebâtir les infrastructures du pays après les épreuves de la Seconde Guerre mondiale participe, dans un premier temps, à la progression et puis au maintien de la croissance. La nécessité d'ancrer la nation dans le monde moderne prend ensuite le relais. On observe alors la forte augmentation de la productivité du travail en lien avec le progrès technologique, l'accumulation de capital et le partage des gains de productivité ; cette période s'analyse comme une phase de rattrapage après le choc des deux conflits mondiaux et la grande récession intermédiaire. Cependant ce modèle de développement, dit fordiste, trouve ses limites avec la fin de la phase d'équipement des ménages qui l'avait porté, avec l'amorce de la globalisation du capital, dans une organisation du travail très fortement contestée et dans l'exploitation sans limites des ressources naturelles. Le premier choc pétrolier servira de détonateur à l'apparition au grand jour de sa crise.

La publication du rapport intervient après une remise en cause internationale du modèle occidental, plus diffuse, mais réelle, qui a pris la forme du mouvement de révolte de 1968.

Le rapport Meadows ne revendique pas une croissance zéro mais il observe très simplement que, dans un monde fini, aux ressources limitées, **il existe des limites physiques à la croissance** telle que le monde la connaît. Il pointe les effets dommageables du modèle dominant sur l'environnement du modèle dominant et préconise un ralentissement de la croissance. Force est de constater que le rapport a été précurseur voire visionnaire : la fin du modèle productiviste des années « glorieuses », le ralentissement de la croissance dû aux chocs pétroliers, la prise de conscience de la contrainte environnementale, semblent avoir donné raison aux auteurs. C'est d'ailleurs ce que constatait Dennis Meadows dans l'actualisation du rapport en 2004.

Les économistes apportent plusieurs explications à ce ralentissement, explicitées par Jean Gadrey en 2011 (*Adieu à la croissance*) :

- On observe une baisse tendancielle du taux de croissance en volume du PIB par tête dans toutes les économies occidentales. Il y a débat sur le caractère inéluctable de cette baisse. Tels qu'ils sont actuellement mesurés, les gains de productivité ont constitué un des moteurs de la croissance des Trente Glorieuses pour des économies où le poids de l'agriculture et de l'industrie était encore dominant. Il est beaucoup plus difficile d'obtenir de tels gains dans le secteur des services.
- Dans les secteurs qui connaissaient jadis des gains de productivité élevés (agriculture, industrie), ces gains se ralentissent désormais fortement pour des raisons qui tiennent à l'organisation même des structures de production.
- Les économies contemporaines sont fortement dépendantes des énergies fossiles (pétrole, matières premières) dont les gisements sont limités ; le modèle de croissance actuel est donc insoutenable à terme.

Si des économistes, se réclamant d'écoles diverses (Keynes, Hayek, Marx), s'étaient déjà interrogés sur la possibilité pour une économie de croître indéfiniment, une thèse plus radicale s'est développée dans les années récentes en prônant **la décroissance**. Les tenants de la décroissance dénoncent le primat de l'économie, les logiques purement quantitatives, la consommation frénétique entretenue par une publicité omniprésente : ils récusent une vision purement consumériste de la société. Constatant l'épuisement des ressources, et contestant les valeurs de la société de consommation qui promeut l'accessoire au détriment de l'essentiel, certains individus, sensibles à ce discours, décident de vivre avec le souci de l'empreinte écologique la plus faible. Selon ses partisans, la décroissance serait choisie, au contraire de la récession ou de la déflation qui est subie.

Mais si la décroissance pourrait se décliner au niveau individuel notamment pour les plus aisés, le passage au niveau collectif pose de redoutables questions d'organisation et éventuellement de baisse générale du niveau de vie, mais interroge aussi sur la place qu'aurait un pays qui ferait ce choix, dans l'économie mondialisée. La décroissance traduit plus un questionnement, par exemple sur le rôle de notre appareil productif et sur sa capacité à créer de l'emploi, qu'elle n'apporte de solutions. Mais elle oublie aussi que si certaines productions néfastes à l'environnement doivent effectivement décroître, d'autres socialement et écologiquement utiles doivent au contraire croître.